

Pierre Pachet

**Nuits
étroitement
surveillées**

essai

Le Chemin

nrf

Gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1980.

Introduction

Depuis que j'ai entrepris d'écrire cet essai, je dors profondément, et me réveille sans souvenir de rêves. Ma vie nocturne est totalement coupée de mes journées, semble-t-il.

Domage. J'avais espéré, je peux l'avouer, que les rêves collaboreraient à mon entreprise; j'avais espéré pouvoir travailler, écrire, en rêvant; et me réveiller matin avec en tête le souvenir de phrases, de pages, d'idées ou d'images que je n'aurais eu qu'à déverser sur la feuille.

C'est le matin, et je n'ai rien de tel en tête qui me viendrait de la nuit. Mais qui me prouve, qui me dit, que je n'ai pas travaillé pendant le sommeil dont je viens de sortir? Qu'est-ce au juste que mon innocence? Car il y a toujours eu une nuit avant le jour où on se trouve.

C'est que je suis pleinement dans la veille, entièrement tourné vers la journée, n'ayant rien à faire avec la nuit. N'existent pour moi — je le

sens, je le veux, je sens que je le veux, que je m'oriente dans ce sens — que des tâches réelles, des rendez-vous, des ordonnancements dans le temps de tous : celui, justement, où je peux rencontrer les gens en vertu de rendez-vous fixés à l'avance.

J'ai oublié le reste. Je ne sens pas que j'aie oublié une chose que je pourrais rechercher en tentant d'abord de la localiser, ou d'en deviner la forme; mais il y a en moi ou pour moi une opacité butée, un arrêt, une stupeur entourée de gêne (comme si la lucidité était un brouillard, bizarrement.) De cela j'ai envie de me détourner pour vaquer à ce qu'il y a lieu de faire; mais un remords m'en empêche. Je donne à ce remords la forme d'un livre. Je n'ai pas trop bonne conscience à me détourner du sommeil que le réveil a tout à l'heure interrompu, parce que je sais qu'il y avait, qu'il y a dans ce sommeil la matière du livre que je me suis engagé à écrire; et je me suis engagé à l'écrire pour donner une forme et un nom à ce remords.

Derrière le blanc de mon oubli, il y a indubitablement quelque chose. Des relations, peut-être des images, des noms, gardent le silence. Je ne sais pas s'il s'agit là de choses récentes, remontant à cette nuit, ou de plus anciennes. Peut-être est-ce que j'entends tout simplement la rumeur

de tout ce que je suis, de tout ce que j'enclos, de tout ce à quoi je donne alternativement voix, ou ordre de se taire.

Mais voici que quelque chose de plus précis se signale, avec la caractéristique d'un souvenir (petit pincement au cœur) : il y a peu (était-ce au réveil?), je constatais qu'une suite de mots (suite que je venais de percevoir, voir ou entendre je ne sais) avait bien pu être pour moi récemment la base d'un travail de l'imagination. Je me disais que j'avais là, sans le savoir, la clé... peut-être même la clé de rêves dont je n'avais nul souvenir; et que le rêve pouvait être commodément figuré, ou ressuscité, ou simulé, ainsi en se laissant dériver le long de cette suite de mots. Quelle était cette suite?

Dois-je pour l'apprendre sortir de chez moi et me confier au mouvement de mes jambes jusqu'au moment où (sans doute à l'endroit le plus malcommode, au moment de traverser une rue) cela me reviendra?

C'est là, et cela risque de partir.

Cette liste... voyons... elle était quelconque... sa caractéristique était de n'avoir aucun rapport visible avec ce qui était moi, d'être composée d'éléments libres : et je me disais (quand?), en regardant l'intervalle entre chacun des mots, qu'il serait bon, enrichissant, d'être ainsi emporté

par chacun, de rêver sur lui, de dilater chaque intervalle et d'entrer en lui, ayant décidé de me laisser aller, de laisser se former à partir de lui un spectacle dans lequel je me laisserais aspirer jusqu'à oublier que j'étais spectateur, et que c'était un spectacle. J'ai pensé à ce texte de la philosophie védantique, le *Drg-drçya-viveka*, publié par M. Sauton sous le titre « Comment discriminer le spectateur du spectacle? » Bonne question; j'espère m'en souvenir le moment venu.

Ma recherche de la liste perdue échoue; ma disposition d'esprit alerte, apparemment vide, je l'ai recourbée pour la contraindre à regarder autant vers ce qui la précède que vers ce qui l'attend. C'est de ce vide apparent que je veux partir.

Nuits surveillées

Ma frustration, mon impatience (mais qui ne vont pas sans somnolence : celui qui attend, hypertendu, semble dormir quelquefois), je les retrouve dans le récit que J. Delbœuf, Professeur de philosophie à l'Université de Liège, fait d'un de ses rêves. Il veut montrer que les rêves ne vont pas toujours sans intervention de la volonté : « ... Je perce la foule et parviens à me faufiler au premier rang. Cependant le cortège ne venait pas. En attendant, je pensais à mille choses, pour tuer le temps. L'impatience me gagnait; j'avais la sensation distincte que j'allais me réveiller; j'entendais les bruits matinaux de la maison; mais voulant à toute force assister au défilé de ce cortège original, *je faisais des efforts* pour me rendormir et terminer mon rêve, *comme rêve*. Ils n'aboutirent pas. Je me réveillai, bien malgré moi, sans avoir pu satisfaire ma curiosité » (*Le sommeil et les rêves considérés principale-*

ment dans leurs rapports avec les théories de la certitude et de la mémoire, Paris, Alcan, 1885).

Ce récit, dira-t-on, concerne un rêve du matin, du réveil même, et comme tel ne nous donne accès qu'à un état mixte, mélange douteux de sommeil et de veille. L'objection me blesse (elle est faite pour blesser). Elle m'arrache quelque chose de précieux, que je ne tiens même pas, mais vers lequel j'arrive à me voir tendre. Elle me stoppe. Rabat ma joie. Mais je l'accepte comme un défi, la promesse de joies plus grandes : qui pourrait sauter au cœur du sommeil pour assister en direct à ses rêves, quel ne serait pas son émerveillement!

Dans le rêve rapporté par Delbœuf, et dont la vérité psychologique est émouvante, l'effort domine, la contention d'esprit; la liberté avec laquelle on se confie lourdement aux images est compromise : il faut percer une foule, se faufiler; l'urgence du réel se fait connaître de plus en plus clairement et sous son vrai visage, pas seulement sous la figure inversée d'un cortège en retard sur l'horaire; il n'y a plus qu'une mince pellicule de sommeil. Pour maintenir ce film qui risque à présent d'éclater et de se rétracter sans retour, le rêveur « pense à mille choses, pour tuer le temps ». Très bien; je l'approuve, plus que

je ne puis dire. Avec J. Delbœuf le rêveur (plus qu'avec Delbœuf le psychologue), je suis en profond accord. Il s'accroche, ruse, invente des moyens de tromper l'urgence du réveil-réel, et ce faisant se meut dans la substance même que je cherche à faire voir. Sa curiosité de rêveur, son sens du temps, fournissent une base d'accord. Son « sens du temps »? Non, son sens de la vie qui s'enfuit, car elle s'enfuit autant, et peut-être plus, dans ces heures pré-matinales que pendant les après-midi de neurasthénie. C'est plus encore que sa vie qui s'enfuit là; c'est *la vie*, pas seulement la sienne ou la mienne...

Terminer son rêve *comme rêve* (c'est lui qui souligne). Écrivant cela, il se replace dans la situation où il envisageait, fût-ce ultrarapidement, le rêve comme une occupation encore à sa portée, à sa main, en son pouvoir même; certes pas un pouvoir tout-puissant, il ne lui suffisait pas de le vouloir pour le pouvoir, mais pouvoir quand même. Le rêve était là, au coin de la rue, l'attendant, il pouvait, y revenant, le remettre en marche (comme ces animations des vitrines de Noël qui ne se mettaient en mouvement que quand on appuyait sur un bouton). C'est

justement en ce point que je veux me replacer, faire qu'on puisse se replacer.

Je ne prétends pas vous intéresser à mes rêves; pas plus qu'à mes maladies ou à mon caractère. Tout simplement parce que j'ai moi-même du mal à m'intéresser aux rêves d'autrui, quand ils me sont présentés comme la cuisine de ses odeurs intimes. Que les rêves soient intéressants n'est pas donné. Leur existence même n'est pas donnée comme un objet dont on puisse parler en tout cas. En dépit du cas assez particulier de la relation analytique, où les « rêves » servent de monnaie d'échange reconnue entre le psychanalyste et son patient, nous ne vivons pas dans une culture où le terme de « rêve » ait un sens bien précis. Aucune orthodoxie religieuse ou littéraire ne nous éclaire, ne nous contraint. Ce qui se passe est souvent plus insidieux : chacun est invité et s'invite soi-même à considérer comme « rêve » ce qui, dans les souvenirs des illusions du sommeil, peut donner lieu à un récit circonstancié, riche en détails, situé dans un espace temporellement ou spatialement « autre » : un objet curieux, rapporté d'ailleurs, clos sur lui-même. Ce rétrécissement sémantique s'accorde trop bien avec la paresse naturelle : on ne se sent autorisé à parler de son sommeil, de sa « nuit », que quand on dispose au réveil du souvenir d'images bril-

lantes, différenciées, un tant soit peu organisées.

Il y a donc comme une invisible barrière de langage à briser pour se convaincre que tout ce qui vient du sommeil, aussi fuyant soit-il, est en droit communicable. Et d'abord le sommeil lui-même.

Ce qui pour chacun trouve place dans le sommeil (images, pensées, connexions étranges) est hautement individuel, ne prend sens ou relief que par référence à une personnalité, des habitudes, une histoire personnelle, des incidents très singuliers. C'est dans la voie de cette élucidation biographique que Freud s'est laissé génialement emporter avec la *Science des rêves*, où le cadre de l'interprétation est constamment historique, romanesque : la « vie » du rêveur. Sa vie à part, comme individu qui court sa chance et se retrouve vite avec ce poids trop lourd pour un seul : une destinée. La question du rêve pourrit par là : par un excès d'individualité. Il en va autrement du sommeil, et c'est pourquoi on commencera par lui.

Le fait de dormir, donc, est commun pour l'essentiel.

Comme le suicide.

Se retirer de la communauté humaine, le soir, en se déshabillant et en s'allongeant, en fermant les yeux, en cessant de s'intéresser à ce qui a encore lieu ici ou là, cette activité est la plus

sociale qui soit. Il a fallu jadis, et il faut encore, être plusieurs pour s'y adonner. Plusieurs guettent, ou certifient l'absence de danger, pour que certains reposent. L'homme dort, et dort autant qu'il le fait, parce qu'il est un carnassier, et un carnassier domestique (les hommes étant domestiqués les uns par les autres) : « Il ne reste que peu de place pour le sommeil et surtout pour un sommeil profond chez les espèces constamment chassées. La plupart des « gros rêveurs » sont des carnivores qui peuvent résoudre leur problème énergétique assez rapidement aux dépens des herbivores ou des rongeurs. En outre, les carnivores dorment en général en sécurité » (Michel Jouvet, « Le rêve », *La recherche en neurobiologie*, 1977; cf. aussi H. Hediger, *Animaux endormis*, Doc. Geigy, 1955). Ainsi les hommes partagent-ils intimement ce moment où ils se séparent les uns des autres.

Je ne suis pas autorisé, comme le serait un savant, à tenir pour acquis une fois pour toutes que ce qui permet à l'homme de dormir, c'est le sentiment de sécurité. Michel Jouvet peut, cela n'est pas trop choquant, rapporter dans le cours de son propre exposé les conclusions établies par des zoologues, le résultat d'une sorte de coup de téléphone entre professionnels de spécialités voisines (outre que Jouvet s'est intéressé lui-

même au sommeil des herbivores). Je ne peux pas en faire autant parce que je ne parle que de mon propre sommeil, et que ce que j'appelle « sommeil » ne peut être très franchement distingué de la vigilance. Reprenant les chemins fréquentés jusqu'à il y a cent ans par les « psychologues » (Hervey de Saint Denys, A. Maury, Delbœuf...), je ne peux prétendre approcher le sommeil, dans son innocence totale, dans sa pesanteur, que par des biais : l'insomnie, le réveil, l'endormissement, la somnolence diurne, le rêve, l'attention, le sursaut. Cette voie détournée peut bien être une impasse pour la recherche scientifique, dont le devoir serait d'observer le sommeil d'un autre (ou de soi-même considéré comme autre), de séparer dans la pratique la curiosité active et vigilante du chercheur, et l'hébétude passive d'un sujet; ou l'investigation joyeuse et excitée d'un homme bien éveillé, et le rêve dont il examine le souvenir; mais c'est la présence de l'un dans l'autre qui me passionne, que je vis constamment : jamais pleinement éveillé — s'il m'arrive bien sûr d'être totalement endormi — le cœur du sommeil est toujours présent dans mes recherches, ironique, fatigant, m'entraînant dans une course-poursuite immobile, sédentaire, dont le résultat, si je la poussais sérieusement à bout, devrait être une irréparable confusion des règnes.

Je retrouve là la peur, celle qui empêche de dormir, de s'endormir. Peur absurde et enfantine, j'en conviens, tout au moins j'en conviens à présent, à cinq heures de l'après-midi. J'en conviendrais moins aisément à deux heures du matin, couchant seul dans un local isolé. J'écoute; j'interprète les bruits au fur et à mesure; j'essaie d'être deux : un qui surveille les bruits et les filtre, établit la définition de ce qui est normal, et de ce qui justifierait une alerte; et l'autre, qui pourrait dormir dans cette nuit normale.

De quoi ai-je peur dans cette maison? Ai-je uniformément peur? Pas forcément : tantôt j'ai peur d'être agressé, peur d'une intrusion que je dois imaginer, anticiper, à laquelle je dois me préparer selon l'idéal du héros de western : il dort, chapeau sur la figure, l'agresseur s'approche sans bruit et se retrouve tout à coup menacé par l'arme du dormeur en calme légitime défense. Ce dormeur est maître de son repos; comme César ou Napoléon, ou Edison, il sait se livrer au sommeil sans tergiverser, profiter du moment qui s'offre, et pourtant dans son sommeil sa vigilance est absolument précise : il ne s'éveille pas pour une branche qui tombe ivre de fatigue, un animal inoffensif qui passe. Il sait, dans son sommeil, mesurer la bienveillance du monde à son égard. Ainsi dans le tableau (qu'évoque Thomas Mann

dans un court texte consacré au sommeil) où on voit l'empereur Napoléon harassé dormant assis, appuyé contre une table, dans une pauvre maison dont les occupants, debout, le regardent avec respect. Le cow-boy ne dort pas effondré, livré comme nous tous; M. Teste non plus, d'ailleurs (« je dors une heure ou deux tout au plus, moi qui adore la navigation de la nuit »), ne dort guère : le sommeil ne pèse pas sur lui de tout son poids (« il ronflait doucement »).

Tantôt, sans que j'aie vraiment peur, la solitude m'empêche de m'abandonner; je voudrais appuyer mon moi sur une relation humaine perceptible, qui manque; sans cette relation m'unissant à un corps ami (même dormant, surtout dormant), je ne trouve plus, malgré mes tâtonnements, le critère raisonnable pour évaluer la stabilité du monde, de la nuit, de l'appartement.

On rêve peut-être avec ses yeux, avec les traces de ses yeux, mais on dort avec ses oreilles. Une fois le noir fait, les oreilles composent l'espace du sommeil, son habitacle. Des doigts invisibles règlent en douceur la molette « bruits tolérables » ou « niveau d'alerte ». Un appartement sonore est construit, détaché de la vaste nuit, logé en elle.

Descriptions

A Oxford, Oriel College. Dans la nuit, dormant *on and off*, ou plutôt vacillant sur le bord de mon sommeil. Ce qui comptait, et qu'à présent – trois heures du matin – le souvenir d'un cauchemar risque d'effacer ou de laisser partir, c'était la chambre, le bruit d'un ventilateur ou d'une chaudière, le vent faisant remuer les rideaux, les tuyaux qui craquent en refroidissant, parce que, me disais-je, ils refroidissent : ce « parce que » était aussi quelque chose à vivre. J'étais conscient de la pièce comme espace sonore, donc proche du sommeil (non toutefois prêt à m'endormir). Quand je revenais à la chambre après avoir été absorbé quelque temps par le sommeil, le silence de la pièce me frappait, son silence réel, stéréophonie étageant quelques bruits proches, un bourdonnement lointain, les indications utilisées pour la perception d'une pièce silencieuse. Alors que dans mon sommeil ç'avait été bruyant, j'avais eu le bruit et les bruits logés dans les oreilles mêmes et dans la tête, mais sans cet espacement caractéristique de la réalité des sons séparés les uns

PIERRE PACHET

Nuits étroitement surveillées

Renouer avec les études psychologiques d'avant la psychanalyse, quand on cherchait moins à interpréter comme des signes les contenus du rêve qu'à reconnaître la forme commune d'une expérience.

En reprenant les recherches oubliées d'Hervey, de Maury, de Delbœuf, en relisant Kafka et surtout en réorientant ses propres nuits, Pierre Pachet a voulu mettre en lumière une tonalité paradoxale du sommeil : sa vigilance. Paralysé et livré aux images, le dormeur continue à vivre parmi les hommes, qui tiennent compte de lui et dont il se souvient. Il agit, réagit, anticipe, souffre et calcule. Loin d'être totalement passif, il peut même entreprendre de contrôler ce qui lui arrive...

Pierre Pachet a publié notamment une étude sur la politique baudelairienne, Le Premier Venu, et en 1979 un essai dans « Le Chemin », De quoi j'ai peur.

nrf

